

Veillon, Emmanuel

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali**

Band (Jahr): **134 (1954)**

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Dr Emmanuel Veillon

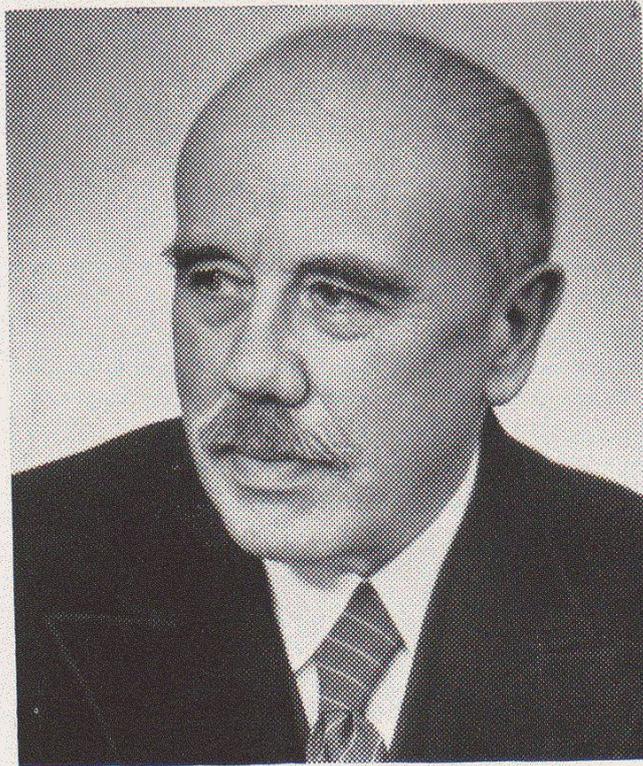
1871–1953

ancien médecin-chef de la Maison des diaconesses de Riehen (Bâle)

Fils de Vaudois établis à Bâle, Emmanuel Veillon, dont nous voudrions évoquer la personnalité attachante et l'activité dans tant de domaines, reçut une éducation bilingue. Pendant ses années de gymnase, il montra beaucoup d'intérêt pour des problèmes pratiques comme la photographie, à cette époque encore à ses débuts. Il devait garder pendant toute sa vie ce goût des questions scientifiques et techniques. Au cours de ses études universitaires, sous l'impulsion de son maître, le physiologiste F. Miescher, il travailla à la réalisation d'un hémomètre. Cet appareil devait servir à des recherches sur les modifications du sang sous l'influence de l'altitude. A Tubingue, où il passa un semestre dans le laboratoire de physiologie de Hübner, Veillon étalonna des prismes pour la mesure de la concentration en hémoglobine. Sa thèse de doctorat est consacrée à un hémomètre.

A Bâle, Veillon fut assistant des professeurs Auguste Socin, O. Hildebrandt et L. Courvoisier, à la clinique chirurgicale de l'Hôpital des bourgeois et du professeur E. Hagenbach à la clinique infantile. Selon la coutume en honneur il y a soixante ans, il alla compléter sa formation aux universités de Heidelberg, Vienne et Berlin. On apprenait ainsi à connaître les coryphées de la médecine et l'on avait l'occasion de s'initier à des spécialités qui, dans les universités suisses, n'étaient encore qu'effleurées. C'est ainsi qu'à Bâle, à la fin du siècle dernier, l'enseignement de la laryngologie était encore dans l'enfance et les cas de dermatologie ou d'affections vénériennes étaient soignés dans le service de médecine, où on les confiait aux soins d'un assistant.

C'est à Langenbruck que Veillon fit ses premières armes dans la pratique médicale. Il y dirigea, en 1901, le sanatorium Erzenberg, construit en 1896 par le docteur Alfred Christ. En même temps, Veillon soignait les habitants de la localité. C'est là qu'il fonda son foyer. Il avait épousé Mademoiselle Hélène Stuckelberg, fille du peintre bâlois. Elle fut la plus dévouée des compagnes : avec son tempérament d'artiste, elle sut créer pour son mari le milieu qui lui convenait.



EMMANUEL VEILLON

1871 — 1953

En 1903 déjà, il était appelé au poste de médecin de la maison des diaconesses de Riehen. Il accepta sans hésiter: cette activité nouvelle lui donnait l'occasion d'utiliser ses connaissances en chirurgie. En assumant cette tâche, Veillon avait trouvé le terrain le plus propice à l'épanouissement de ses dons innés. De son côté, l'hôpital des diaconesses avait trouvé le chef capable de lui assurer son développement complet.

La maison des diaconesses existait alors depuis cinquante ans déjà. Mais l'hôpital proprement dit avait été d'abord des plus modestes. Il ne prit une certaine importance que lorsque, en 1871, le docteur Courvoisier en devint le médecin titulaire. Au cours de la guerre franco-allemande, Courvoisier, sous la direction de Socin, s'était familiarisé avec les procédés antiseptiques de Lister dans une grande infirmerie militaire à Carlsruhe. Courvoisier avait été le premier à Bâle à opérer les mains gantées. Il s'était acquis une juste réputation dans le domaine de la chirurgie de la vésicule biliaire.

Lorsque Veillon arriva à Riehen, la question d'un nouveau bâtiment hospitalier se posait justement. L'établissement des plans comme la construction d'un hôpital moderne mirent à contribution la compétence de Veillon dans les questions de technique, et sa faculté de concentrer les moyens sur l'important. L'hôpital, inauguré en 1907, existe encore. En 1939 on lui ajouta des chambres particulières, des cabinets de consultation et des salles de traitement. C'est sous la direction de Veillon que l'établissement a acquis la renommée dont il jouit aujourd'hui. Les médecins de Bâle faisaient confiance à l'habileté et à la conscience de Veillon. Quant aux malades, ils appréciaient aussi bien le dévouement des diaconesses que la personnalité rayonnante du médecin et l'intimité d'un petit hôpital.

Au début, une grande partie des malades soignés à Riehen venaient du Wiesenthal et du pays de Bade. Lorsque les conditions politiques compliquèrent les rapports entre la Suisse et l'Allemagne, les pensionnaires affluèrent de Bâle et des régions suisses avoisinantes.

Les obligations que Veillon dut remplir dès son arrivée à Riehen, étaient aussi variées qu'astreignantes. En plus de son activité de praticien, il se voyait chargé de l'instruction médicale des sœurs. Sa clientèle de Riehen et des environs, de Weil, de Grenzach et d'Inzlingen, lui prenait beaucoup de temps. Ce n'est qu'à partir de 1909 qu'on lui attribua un assistant. Depuis 1917, il fut secondé par les docteurs Achille Muller pour la chirurgie et J. Kärcher pour la médecine interne.

Même dans un hôpital d'importance moyenne, la réunion sous une même direction, des divisions de chirurgie et de médecine apparaît aujourd'hui inconcevable. On sait avec combien d'acuité le besoin de réorganiser le service de médecine se fit sentir après le départ de Veillon, qui lui réussit à assumer les charges multiples découlant de ces deux pratiques. Il a parcouru cette filière, si riche en enseignements, qui va de la médecine générale aux spécialités chirurgicales, en passant par la médecine interne, la chirurgie générale, la gynécologie et l'obstétrique. Avec cela, il a su remarquablement se préserver de la dispersion. Ses

avis se fondaient sur d'innombrables expériences et des connaissances médicales très étendues, tenant compte aussi, dans la plus large mesure, de la personne de ses patients.

C'est à titre d'assistant du professeur Courvoisier que Veillon opéra d'abord à Riehen. Au bout de peu d'années (1906), c'est lui qui signait en premier le rapport annuel.

Veillon devint un spécialiste du goitre. Pendant les cinq premières années de son activité, il avait, sur 1187 opérations, pratiqué 63 fois celle de Struma (environ 5%), ce qui représente une moyenne annuelle de 22. Dans les cinq dernières années de sa carrière, il avait, sur 4255 interventions, opéré 1800 corps thyroïdes, ce qui correspond à environ 40%. Cela fait, en moyenne, 265 opérations du goitre par an, 326 même pour la dernière année. Au début, Veillon pratiquait l'énucléation d'après la méthode de Socin. Plus tard, il se rallia à la résection. Il a fait, à la Société bâloise de médecine, plusieurs communications sur ses opérations du goitre. Et pas seulement sur les réussites: modeste et loyal comme il l'était, il ne manquait pas de signaler les complications fâcheuses.

Pour ne pas laisser de traces inesthétiques, l'opération du goitre exige un diagnostic méticuleux, de solides connaissances en anatomie, de la belle chirurgie et une surveillance minutieuse de la cicatrisation. Entre les mains de Veillon, cette opération devenait une œuvre d'art. En quarante années de pratique à Riehen, il a opéré 400 goitres, dont plus de la moitié au cours de la dernière décennie.

Travaillant dans une maison de diaconesses, Veillon devait, en plus de son activité de praticien, instruire et éduquer les futures gardes-malades. Il accordait une très grande importance à cette tâche, considérant comme l'un de ses premiers devoirs de donner à celles dont on lui confiait la formation, la préparation théorique et pratique la plus complète. Il se dépensait sans compter pour augmenter l'intérêt de ces leçons, les illustrant par la projection de dessins et de photographies qu'il confectionnait lui-même. Quant à l'éducation pratique, il exerçait une influence profonde sur ses élèves par sa personnalité sereine, toujours calme, jamais irritée. Par son attitude au chevet des malades, il montrait que l'on doit trouver le temps de les écouter se plaindre et exprimer leur angoisse et que toute intervention doit être faite de la manière la plus douce. Il s'occupait en personne des détails les plus modestes concernant ses patients et c'était, pour ses pupilles, l'exemple le plus convaincant.

Tout cela met en relief la personnalité du médecin. Rappelons encore le rôle de Veillon à la Société bâloise de médecine. Il l'a présidée en 1934 et en devint membre d'honneur en 1943. Pendant plusieurs dizaines d'années, il a invité ses membres à tenir à Riehen la dernière séance du semestre d'été. Avec la plus grande objectivité, de cette manière simple, claire, honnête qui était la sienne, il faisait part de ses expériences les plus récentes dans les domaines divers de sa pratique chirurgicale. Après cette partie scientifique, Veillon, en compagnie de son épouse, recevait

ses confrères dans sa jolie maison et son grand jardin. Tous ceux qui ont goûté cette hospitalité conserveront le souvenir de ces soirées inoubliables.

Lorsque Veillon quitta, en 1943, son poste de médecin-chef de la maison des diaconesses, cela ne signifia pas pour lui la cessation du travail, bien au contraire. Il orienta seulement son activité dans une autre direction. En 1950, il publiait chez Huber, à Berne, un dictionnaire médical, en un volume, dans lequel on trouve environ 25 000 termes de médecine en allemand, français et anglais. Pour mener cette tâche à chef, Veillon fit appel à de nombreux collaborateurs. Peu après sa mort, paraissait chez Maloine, à Paris, un ouvrage du même genre, à la rédaction duquel il avait consacré ses dernières forces. On y trouve la liste, avec leur définition, des termes d'anatomie, embryologie et histologie. Un tel travail de compilation exige une somme incroyable de temps, de patience et une grande sûreté d'information. Ne peut l'entreprendre que celui qui s'appuie sur une formation médicale très solide. Ces qualités, Veillon les possédait au plus haut degré.

A côté de cette activité de plume, Veillon s'est dépensé pour l'amélioration de la formation des infirmières et de leur situation matérielle. Il a cherché, en particulier, à leur assurer une rétribution et une retraite équitables.

Veillon put, enfin, accorder un peu de temps à ses aspirations artistiques et s'occuper de problèmes politiques ou scientifiques. Mais il eut surtout de la joie à cultiver de vieilles amitiés, à renouer et à resserrer d'anciennes relations avec des personnalités qui l'attiraient.

Et quand la maladie implacable obligea cet infatigable à interrompre tout travail, il supporta, avec une sérénité rare, des souffrances qui durèrent des mois. Il est resté jusqu'au bout fidèle à lui-même.

Cette carrière s'impose par sa richesse, qu'il s'agisse de l'œuvre accomplie, des réussites ou des satisfactions intimes. Veillon a eu le bonheur de se voir confier la tâche la mieux faite pour mettre en valeur son ardeur et sa puissance de travail. Partout où elles ont été mises à contribution, Veillon a pu réaliser pleinement sa personnalité rayonnante. Nous lui resterons reconnaissants de l'exemple qu'il nous laisse.

F. S./E.V.